

*BERNARD THOMASSON*

MA PETITE  
FRANÇAISE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

## Chapitre 1

« Sam, mon Ange,

Je t'écris du ciel.

Me voilà enfin dans cet avion vers Berlin, trente ans après ma première visite.

Je comprends que tu aies choisi de rester en Floride, mais j'aurais aimé t'avoir à mes côtés.

Je suis si partagée entre l'appréhension de recevoir mes dix-sept ans en pleine figure et l'impatience de retrouver cette ville incroyable.

Je ne pouvais quand même pas refuser l'invitation de mes collègues berlinois de l'université Humboldt pour le vingtième anniversaire de la chute du Mur!

À peine nous sommes-nous dit au revoir, hier soir à l'aéroport, que tu me manques déjà.

Je t'écris du ciel.

C'est beau, non ? Pense à cette phrase dans un roman : *Je t'écris du ciel.*

Enfin, dans un roman seulement, parce que, dans la vraie vie, être au ciel...

Chaque fois que je prends l'avion, je ne peux m'empêcher d'imaginer le pire : un crash qui me ferait traverser le miroir (continuerais-tu en paix ?).

Ne pars pas non plus en premier, je t'en prie.

Sam, j'ai trop peur de vieillir sans toi.

J'ai beau regarder à travers le hublot, je ne parviens pas à deviner comment c'est *au ciel*... »

\*

Oui, avouons-le, j'avais été long à convaincre. Il avait fallu toute l'insistance et toute la patience d'Olga qui n'arrêtait pas de me répéter: « Karl, nous devons accepter! » Que de soirées tendues dans le grand appartement de Mehringdamm. Que de discussions sans fin. Olga était ainsi, incroyablement obstinée, revenant toujours à la charge. Elle n'eut de cesse de me harceler, jusqu'à obtenir satisfaction: une petite phrase anodine en fin de repas, une question perfide dès que je rentrais de ma journée épuisante sur les bateaux, des reproches perpétuels sur mon manque de générosité, ma crainte de voir bouleverser ma routine quotidienne, l'étroitesse de mon horizon et de mes sentiments. Elle m'accusait: « Karl, tu es presque devenu inhumain. »

Sans doute, le genre humain m'était-il parfois délicat à supporter. J'étais un vieil égoïste qui n'appréciait que le vent fouettant un ponton, et répugnait à prendre le *U-Bahn*<sup>1</sup>. Franchement? Ça y puait le caoutchouc et la misère de la ville! Je haïssais les transports en commun, à l'exception du *S-Bahn*<sup>2</sup> à destination de Wannsee. D'abord, celui-ci me conduisait vers ma très chère *Weisse Flotte*<sup>3</sup>, qui possédait là-bas un de ses ports les plus importants

1. Métro de Berlin.

2. Réseau plus étendu que le métro, et exclusivement aérien.

3. Flotte blanche: compagnie de bateaux.

de tout Berlin-Ouest. Douze bateaux amarrés, ce n'était pas rien. De là, nos vapeurs embarquaient les voyageurs pour une longue balade sur le Havel. On pouvait même regagner le centre-ville par la Spree et le Landwehrkanal. Ensuite, ce *S-Bahn* avait l'allure d'un train et donnait l'impression de voyager loin. On quittait le bruit de la ville pour s'enfoncer dans les quartiers résidentiels au sud, puis en bifurquant vers l'*Avus*<sup>1</sup> on piquait sur la forêt de Grünewald avant de glisser jusqu'à la gare terminale. Quelques dizaines de mètres à franchir à pied, sous les arbres, et le bord de l'eau surgissait comme par magie. Une sorte de bout du monde. Le bout de notre monde en tout cas, celui de Berlin-Ouest où nous vivions Olga et moi, un monde balisé par le Mur.

C'était Olga qui avait reçu le coup de fil de Ruth. Un lundi de fin de printemps. Je m'en souviens très bien, j'avais eu une météo exécration, du crachin depuis le matin, à peine de quoi distinguer mes trois feux réglementaires, et quatre passagères seulement. Des touristes britanniques qui s'émerveillaient, avec leur accent pincé de jeunes filles fragiles, de « cette mer agitée au cœur de Berlin ». Fallait rien exagérer. L'horizon bouché pouvait certes laisser vagabonder les fantômes, mais le vent ne soulevait pas non plus des vagues de trois mètres ! À peine un peu de roulis, qui avait tout de même conduit la plus jeune de mes Anglaises à nourrir les poissons pendant que les autres lâchaient des « Oh my God ! » horrifiés, en détournant le regard des projections malodorantes. J'étais rentré d'une humeur massacrate.

1. Autoroute, au sud de Berlin, qui débouchait sur la seule voie routière de transit vers la RFA.

« Pas question ! » fut ma seule réponse à la proposition de Ruth qu'Olga me soumit ce soir-là.

Cette chère Ruthie, partie au bras d'un Français, trente ans plus tôt. L'officier, en poste à la garnison de Tegel, fréquentait la *Kneipe*<sup>1</sup> où elle donnait un coup de main le week-end. Il commandait toujours la même chose, la spécialité maison, une sorte de goulasch aux abats que la patronne confectionnait été comme hiver. On en trouvait d'ailleurs un peu partout dans Berlin à cette époque. Il l'appréciait accompagné d'une tranche de *Pumpernickel*<sup>2</sup>. Et il demandait chaque fois à se faire servir par la jeune fille timide du bar aux cheveux bouclés et aux yeux en amande : Ruth.

Le militaire avait mené un véritable parcours du combattant pour la séduire. Il l'avait invitée à boire le thé à son bureau, dans le quartier Napoléon en pleine rénovation (seul le mess des officiers épargné par les bombes avait été sauvegardé comme un monument historique, avec ses dessins de buvette et ses tables d'origine). Il l'avait emmenée se promener au bord du lac de Tegel, ou parader fièrement le long des rues du centre-ville dans sa Jeep de service.

En revanche, une seconde avait suffi pour la convaincre de l'épouser et de le suivre en France, un simple « oui » brillant de mille promesses dans les yeux. « Je quitte l'enfer pour le paradis », avait-elle lancé à Olga pour mieux se justifier d'abandonner ainsi son amie d'enfance.

Trente ans après sa désertion, Ruth – avec qui nous gardions un étroit contact, jusqu'à nous être rendus une fois

1. Taverne où l'on boit surtout de la bière.

2. Pain noir.

en France (le plus long voyage de notre vie) – nous sollicitait d’une bien étrange manière : elle nous demandait d’accueillir Hélène.

\*

« Quel beau fait-il ce matin ? »

Question rituelle de Sam dès qu’Ellen entrouvre le rideau sur leur jardin, même si à Fort Lauderdale le soleil brille nettement plus qu’à Seattle ! Mais c’est tout Sam ça, d’un *optimisme fataliste* à toute épreuve.

En voyage Ellen perd-elle une valise dans les correspondances ? « Chérie, tu vas pouvoir renouveler ta garde-robe ! »

Pleut-il dix jours sans discontinuer ? « Le gazon va enfin quitter son costume de clown triste. »

La voiture tombe en rade devant la porte ? « Vingt minutes de vélo, et tu auras des jambes de déesse. »

*Des jambes de déesse...*

*Comme si je n’avais pas gardé la ligne ! Toujours la remarque qui fait plaisir.*

*Sam, mon amour, j’adore ta délicatesse.*

Non seulement l’enseignante a encore de quoi susciter quelques jalousies, mais l’université est à plus d’une heure de trajet à bicyclette. Sam n’a aucune notion des distances.

Ni du temps. Chaque jour, Ellen est prête dix minutes en avance. Pendant qu’elle tourne en rond entre l’entrée et la cuisine, un dernier café à la main pour patienter, la voix de Sam chantonne doucement dans la salle de

bains. Comme si de rien n'était. Comme si le couple n'allait pas être en retard et devoir enfile la 575 à toute allure jusqu'à S. University Drive.

Cette nonchalance est parfois exaspérante.

Jamais d'inquiétude, jamais d'angoisse, tout va toujours bien, les difficultés glissent sur l'existence de Sam comme la pluie sur les plumes d'un oiseau en route vers un coin de ciel plus bleu, au loin.

*Cherches-tu simplement à voir le bon côté des choses ?  
Ou bien à signifier que la réalité n'est pas un obstacle au bonheur ?*

*Suggères-tu comme certains philosophes que chacun a la capacité de faire advenir la félicité en dépit des adversités de l'existence ?*

À croire que Sam ne connaît ni le bonheur ni le malheur. Par chance, tous ses proches sont encore là, y compris ses parents qui vieillissent gentiment.

Ellen appréhende le jour où Sam retombera sur la terre ferme, où la mort s'invitera dans son horizon, où ses sentiments remonteront à la surface. Ce jour-là elle récupérera soit une serpillière impossible à essorer, soit un monstre au masque impassible.

Elle craint ce moment où Sam réalisera que l'amour, la haine, la peur, la joie, les larmes, la souffrance envahissent nos vies, à tous, quotidiennement. Dans l'univers intime de Sam, rien de tout cela n'existe, ou ne semble exister.

Sam ne demande jamais comment ça va, mais toujours comment ça va bien, fermant d'entrée de jeu la porte aux épreuves des autres. Quand une conversation

sérieuse s'engage, l'essentiel est éludé, de manière systématique, au profit d'une banalité superficielle.

Réciproquement, Sam n'évoque jamais ce que son âme ressent ni ce que son corps endure, ne dévoile jamais ses pensées intimes, ses jugements et convictions, ses sensations et émotions.

Ce n'est pas de la pudeur mal placée : rien ne doit transparaître.

*Tu ne réclames rien des autres et tu ne livres rien à personne.*

*Pourquoi ?*

Peut-être afin de mieux combattre de mauvais génies intérieurs ? Pour offrir simplement le visage de la sérénité ? Dans l'espoir de laisser croire que la vie est facile quand on le veut bien ?

« Quel beau fait-il ce matin ? »

Pourquoi Ellen songe-t-elle à Sam et à sa question rituelle du matin ? À travers le hublot, la blancheur éblouissante de l'infini moutonneux la fait sourire. Au-dessus des nuages, en fait, le beau temps règne sans partage. Sam devrait vivre au-dessus des nuages.

Sans doute est-ce d'ailleurs un peu le cas.

\*

Olga m'avait confié : « Contrairement à toi, Karl, je comprends les envies de "paradis" de Ruth. » Je pensais en effet que l'enfer des bombes et de la mort s'éloignait déjà, alors que Ruth ne voyait pas plus loin que le Berlin des années d'après-guerre, ces ruines n'offrant qu'une

figure de désolation. Les usines des quartiers populaires avaient été détruites, l'université, la bibliothèque et l'Opéra pulvérisés, les brasseries sur le Kudamm mises à bas, un tiers des bâtiments rasés par les bombardements alliés. Au moins cela avait-il eu l'avantage de transformer l'esplanade Unter den Linden, cœur bourgeois et capitaliste de la ville, en véritable terrain vague. Ce n'était pas un mal pour ces salauds de richards. Même chose pour la Chancellerie, où tant de complots nazis avaient été fomentés. Mais la vie était dure. Non seulement tout était à reconstruire, mais, de surcroît, régnait le sentiment de ne même plus se sentir chez soi. Nous étions, en vertu du partage de Yalta, puis de Potsdam, commandés par des étrangers.

Dans chacune des quatre zones d'occupation, les soldats paraient. Les Américains, héritiers d'un large quart sud-ouest, ne manquaient pas de morgue face aux Britanniques, qui avaient dû concéder leurs deux arrondissements du nord aux Français (d'abord écartés du démembrement avant d'y prendre part sous l'exigence absolue de De Gaulle). Les Russes étaient les plus fiers. D'une part parce qu'ils avaient une emprise sur la moitié de la ville, d'autre part, et surtout, parce qu'ils avaient hissé le drapeau rouge au sommet du Reichstag, en 1945, symbole historique de la chute du III<sup>e</sup> Reich. J'en étais fier aussi. Soigneusement encadrée, la photo de Khaldei immortalisant l'instant ornait un mur de notre chambre. Sans les Russes, Hitler aurait pu entraîner toute l'Europe dans une barbarie sans fin, indigne de l'humanité.

Gaby, mon ami d'enfance, m'entreprenait parfois là-dessus :

« Karl, tu as tout de même conscience que les Russes

ont fait passer la moitié de l'Allemagne d'une forme de dictature à une autre ?

– Bien sûr, celle du prolétariat ! C'est formidable de voir qu'un peuple peut ainsi prendre son destin en main.

– Une liberté à la soviétique ! Pardon, mon vieux... mais moi, je n'en veux à aucun prix.

– Parlons-en des prix. Au moins en RDA, ceux des logements permettent à tout le monde de disposer d'un toit. La rapacité immobilière n'existe pas. En plus chacun a un travail digne de ce nom, ce n'est pas comme ici...

– Et les saccages, les viols commis par nos "sauveurs" ?

– Gaby, si les Allemands, je veux dire les nazis, n'avaient pas commencé la guerre, les Russes n'auraient pas eu besoin de venir jusqu'à Berlin. Et tu vois cette photo, là, elle n'existerait pas. »

Je lui tendais rageusement mon cadre de Khaldei.

« Mmmouais..., lâchait Gaby.

– Quant aux rares violeurs, ils ont été pour la plupart abattus par d'autres soldats de l'armée Rouge. Et s'il y a eu des exactions, elles n'ont pas duré. En quelques semaines, tout est rentré dans l'ordre. Crois-moi, les plus abominables ont été les Allemands, pas les Russes.

– Il n'empêche, je préfère vivre de ce côté-ci du Mur que de l'autre.

– Tu as tort, et si Olga n'avait pas son travail ici, sur l'écluse, on vivrait sans doute à l'Est, elle et moi. Tu as tort parce que la RFA et Berlin-Ouest ont choisi le mauvais camp, celui du capitalisme, de l'argent pour l'argent, et non pour le bonheur des gens. La RDA, elle, s'est tout de suite placée du côté des antifascistes. Elle met tout en œuvre pour améliorer le sort de ses concitoyens.

– Tu plaisantes ! Regarde dans les années 1950, avant

le Mur, combien d'Ossi venaient acheter ici les produits qu'ils ne trouvaient jamais chez eux ? Près de cent mille par jour ! Combien fréquentaient les cinémas ou les musées d'ici pour compenser la pauvreté culturelle de leur côté ? En étant, en plus, subventionnés par l'Ouest puisqu'ils payaient cinq fois moins cher que nous ! Combien d'étudiants choisissaient notre université plutôt que celle de Berlin-Est ? Un quart ! Alors, laisse-moi rig...

– Toi, t'es bien un *Wessi*, arrogant, toujours meilleur que tout le monde, sachant tout sur tout, ne voyant le mal qu'ailleurs... Vous êtes incroyables. Critiquer les autres, mais ne pas se poser trop de questions tant que tout va à peu près pour soi-même. Surtout, ne pas se laisser bousculer. Cher petit peuple imperturbable de Berlin-Ouest qui ne pense qu'à lui. Jamais de rébellion. Aucune volonté de changement. Mon pauvre Gaby, tu n'es qu'un bureaucrate grasement payé. Un bourgeois, un vrai, qui fait semblant de l'ignorer. »

Heureusement ces prises de bec entre Gaby et moi s'atténuèrent avec le temps (et l'âge ?).

J'étais donc, à l'inverse de Ruth, convaincu que grâce aux Russes nous avions déjà quitté l'enfer. Certes, après-guerre, ce n'était pas encore le paradis, mais au moins on repartait sur de nouvelles bases afin de construire un avenir radieux. Je lui en avais terriblement voulu de nous plaquer ainsi pour aller s'octroyer une confortable vie provinciale française au bras de son mari, nommé chef de garnison du côté du Périgord.

Elle affirmait ne plus se sentir chez elle dans ce Berlin déchiré. Je pensais surtout qu'elle avait toujours eu des goûts de luxe depuis son enfance vécue dans l'opulence festive et culturelle des années 1930. Ruth était un peu

plus âgée qu'Olga, originaire d'un milieu plus aisé aussi. Pourtant, ces deux-là s'étaient bien trouvées pour faire les quatre cents coups à l'adolescence. Depuis elles ne s'étaient jamais perdues de vue.

« Pas question ! »

Je renouvelais mon refus catégorique face à la demande de Ruth. Olga insistait :

« Enfin, ce n'est que pour neuf mois. Ce que tu peux avoir un caractère de cochon. Tu n'as donc aucun cœur ?

– Si, mais pas pour des inconnus.

– Karl, ce n'est pas une inconnue, c'est une amie de Ruth. Elle vient suivre ses études à l'université. Tu ne veux tout de même pas qu'elle loge à l'hôtel ?

– Et pourquoi pas ! Tu crois que nous avons les moyens de nourrir une bouche supplémentaire ?

– C'est moi qui cuisine, je m'arrangerai. Lorsqu'il y en a pour deux, il y en a pour trois. S'il le faut, je diminue ma part.

– Je te reconnais bien là, ma pauvre Olga. La bonne Samaritaine prête à se sacrifier pour n'importe quelle cause. Franchement, j'aime bien Ruth, mais je trouve qu'elle exagère un peu.

– À quoi servent les amis si on ne peut pas compter sur eux ?

– Olga, Ruth est *ton* amie. Je n'ai aucune raison de me coltiner tous les soirs une gamine à qui je n'ai rien à...

– Hélène n'est pas une gamine, elle a dix-sept ans.

– Elle est mineure, je serai donc responsable !

– NOUS serons responsables... »

Le ton monta vite, comme d'habitude. Engueulade ordinaire d'un jour ordinaire de notre couple ordinaire.

Nous passons notre temps à nous déchirer parce que Olga avait toujours le chic pour me mettre en rogne : jamais prête à l'heure, les patates trop cuites, mes chemises mal rangées, son cendrier à vider, pas d'envie d'aller voir Gaby, sa cour de Turcs tournant sans cesse autour d'elle.

Je finirais par la quitter un jour. Pour sûr.

\*

En route pour Berlin dans cet avion où elle vient de passer une nuit très inconfortable, Ellen écrit à Sam, par petites touches : des bouts de lettre qui deviendront une missive complète à poster dès l'arrivée. Elle aime coucher sur le papier ses pensées pour Sam, ou ses réflexions sur la manière dont leur union progresse, pas à pas, jusqu'à sans fléchir.

Pour réussir une vie à deux, peut-être convient-il de repartir chaque jour de zéro afin d'aimer l'autre comme au premier matin (marier Sisyphe et Pénélope ?).

Sam dirait que leur couple fonctionne à merveille et ne traverse pas de bas.

Ellen dirait que leur relation lui apporte une vision différente du couple.

Inutile d'entrer en conflit : Sam ne lutte pas. Les colères d'Ellen envahissent les silences de Sam et finissent par mourir d'elles-mêmes. L'humeur égale de Sam en toutes circonstances apaise les folies d'Ellen. Les deux affichent une complémentarité à toute épreuve, surtout celle du temps.

Pourtant, après dix ans de vie commune, la personnalité de Sam demeure encore (en partie) une énigme pour Ellen. Cette part de mystère qui permet à l'imagination

de vagabonder à l'envi l'avait beaucoup séduite au début de leur relation. Mais rapidement le doute s'était installé : est-ce que Sam menait une double vie avec une autre (ou d'autres) femme(s) ?

Les corps ne nous appartiennent pas toujours. Certains maîtrisent à merveille cette faculté de séparer leur sexe de leur cœur. Ils vous aiment avec tendresse et profondément mais ne font bien l'amour que sur des peaux neuves, dans le frisson de la découverte.

Au final, Ellen avait écarté l'hypothèse de l'adultère pour s'interroger sur l'authenticité des sentiments de Sam : cette forme d'absence (*comme si l'autre n'existait pas*), cette manière de ne jamais retenir ce qu'on dit, de tout oublier, de rêver les yeux ouverts, cette impression troublante d'être *une personne étrangère à elle-même*.

Après des années de frustration, d'incertitude, d'insatisfaction, à attendre un retour émotionnel, Ellen avait fini par comprendre : ce n'était pas de l'indifférence, c'était une tour d'ivoire.

*Ton propre monde est-il ta protection ?*

*Cet asile privé marque-t-il le refus de t'intégrer dans le monde tout court ?*

Au lieu de s'y réfugier dans les moments de grande solitude ou de souffrance intérieure, Sam s'y confine en permanence.

Son univers intérieur est plein de rêves, s'appuie sur une passion dévorante pour la lecture et révèle une vraie fibre artistique : le chant (son timbre léger et puissant dépose avec insolence au creux de vos tympanes un *Ave Maria* de Gounod langoureux à souhait), le piano (un apprentissage

repris vingt fois pour ne réussir qu'à ânonner *My Way*), quelques nouvelles de bonne facture (jamais publiées), et surtout la peinture.

Ellen aime regarder Sam, sur leur terrasse au coucher du soleil, un pinceau à la main, alors qu'en bas, au pied du ponton, les vagues font entendre leur léger clapotis. Son corps tendu recherche l'endroit parfait où déposer la perle d'huile.

Sam conjugue des taches avec des lignes droites, marie des tons fauves à des rubis. Les dessins sont simples, les formes rayonnantes, les nuances habiles. Ses toiles lui ressemblent. On y retrouve son *optimisme fataliste*.

L'an dernier au Prado, à Madrid, devant la noirceur de Goya, Ellen a vu le regard de Sam pâlir, Sam dont les inspirations, loin de la puissance massive des peintres espagnols, puisent dans la flamboyance des Italiens et dans la douceur des impressionnistes.

Combien de visites répétées au musée d'Orsay à Paris? La voiture qu'il avait fallu louer afin de connaître les lumières de Barbizon et découvrir les horizons d'Auvers-sur-Oise. L'admiration pour Van Gogh qui avait valu deux séjours à Amsterdam, juste pour se poser longuement devant la lumineuse *Maison jaune*.

Mais entre tous, le favori de Sam demeure Matisse, qui sait comme nul autre allier les pastels des sables sahariens aux azurs méditerranéens. Il y avait donc eu pèlerinage à la chapelle du Rosaire à Vence, et l'inimitable bleu de la *Vue de Notre-Dame* éclaire désormais le salon de la villa de Fort Lauderdale: un cadeau d'Ellen pour leurs dix ans de vie commune.

Ellen qui a su, avec le temps, apprivoiser la part inconnue de Sam.